



La maladie comme métaphore : littérature et médecine de l'esprit dans la seconde moitié du XIXe siècle

Bertrand Marquer

► To cite this version:

Bertrand Marquer. La maladie comme métaphore : littérature et médecine de l'esprit dans la seconde moitié du XIXe siècle. Passerelles. Entre sciences et littératures, Classiques Garnier, pp.215-246, 2019. <hal-03199757>

HAL Id: hal-03199757

<https://hal.science/hal-03199757v1>

Submitted on 15 Apr 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

La maladie comme métaphore : Littérature et médecine de l'esprit dans la seconde moitié du XIX^e siècle¹

Bertrand Marquer

Dans son essai sur *La Maladie comme métaphore*², Susan Sontag met en relation le cancer avec la tuberculose telle qu'elle est « vécue » et représentée au XIX^e siècle, pour défaire la maladie de son aura fantasmatique, nuisible à la guérison (faire face à une maladie, ce n'est pas affronter ses représentations), et ainsi séparer l'étiologie de l'axiologie : il n'y a pas, et il ne doit y avoir de maladie pure ou impure, honteuse ou glorieuse, signe d'une déchéance morale ou conséquence, à l'inverse, d'une haute vertu ; la maladie est un événement faisant partie de la vie, à accepter comme tel pour mieux pouvoir y répondre. Ancrée dans une expérience personnelle, l'analyse résolument optimiste de Susan Sontag n'en dit pas moins la prégnance des représentations dans le domaine pathologique, et leur force néfaste de dramatisation. Même lorsqu'elle est annexée par la pensée médicale, l'étiologie, ou recherche des causes, demeure un espace privilégié de déploiement des métaphores : elle s'exporte dans des champs connexes (les causes sociales d'une maladie peuvent se transformer en maladie sociale³), et permet de raconter une *histoire* où la téléologie excède bien souvent, dans ses implications comme dans son champ d'application, la quête d'un pronostic clinique. Sa volonté de restituer une logique qui fasse sens nourrit la pensée analogique et fait de l'étiologie un vecteur privilégié des « idéologies scientifiques⁴ ».

Comprise comme « une croyance qui louche du côté d'une science instituée dont elle reconnaît le prestige et dont elle cherche à imiter le style⁵ », l'idéologie scientifique est indubitablement une forme majeure du croisement entre littérature et science au XIX^e siècle, en particulier dans le cas de la médecine psychiatrique. Spécialisé, mais malgré tout familier, le discours médical proposait en effet l'avantage (et la facilité) d'ouvrir à un savoir global sur l'homme (intellectuel, physique et moral) facile à intégrer dans une œuvre de fiction. Il entrait de ce fait en concurrence avec d'autres systèmes d'explication (philosophique ou religieux), auquel il opposait, dans son ensemble, une idéologie positiviste hostile au mysticisme⁶, mais

¹ La réflexion ici menée développe les arguments déjà esquissés dans deux articles : « La norme et l'écart : étiologie et idéologie au XIX^e siècle », publié dans le volume 14 (« Greffes ») de la revue en ligne *Epistémocritique*, numéro dirigé par Anne-Gaëlle-Weber et Laurence Dahan Gaïda (<http://www.epistemocritique.org/spip.php?article393>) ; « Nosographies fictives : le récit de cas est-il un genre littéraire ? », *réf ?*

² *Illness as Metaphor*, 1977, traduit en 1989 et repris dans la collection « Titres », Christian Bourgeois éditeur, 2009.

³ Voir sur ce point l'entrée « métaphore » du *Dictionnaire de la pensée médicale, médicale*, sous la direction de Dominique Lecourt, Paris, PUF, coll. « Quadrige », 2004, p. 746. Alain-Charles Masquelet y cite l'exemple du « naturalisme politique d'un Gobineau [qui] s'empare de la notion de maladie sociale, la dégénérescence, pour montrer que l'étiologie en est le facteur ethnique : cause simple et naturelle qui repose sur le postulat de l'inégalité des races originelles ».

⁴ Le terme est utilisé par Georges Canguilhem, pour qui « les idéologies scientifiques sont des systèmes explicatifs dont l'objet est hyperbolique relativement à la norme de scientificité qui leur est appliquée par emprunt » (*Idéologie et rationalité dans les sciences de la vie*, Paris, Vrin, 1977, p. 44).

⁵ *Ibid.*, p. 44.

⁶ La lutte idéologique, qui est aussi une lutte de territoire, entre l'Église et l'Hôpital est un phénomène bien connu, se concrétisant par la pathologisation de la religion (le visionnaire devient un « halluciné ») et la mise en garde contre l'emprise néfaste du prêtre (hystérique comme le saint ou la sainte, ou vecteur d'épidémie hystérique comme l'exorciste). Sur ces questions, voir, entre autres, Tony James, *Vies secondes*, Paris, Gallimard, coll. « Connaissances de l'inconscient », 1997 ; Jan Goldstein, *Consoler et classer, l'essor de la psychiatrie française*, Paris, Les Empêcheurs de penser en rond, 1997 ; Nicole Edelman, *Les Métamorphoses de l'hystérie. Du Début du XIX^e siècle à la Grande Guerre*, Paris, Éditions de la Découverte, coll. « L'espace de l'histoire », 2003.

capable, également, de reprendre les critiques traditionnelles du romanesque ou les représentations stigmatisant la marginalité de l'artiste¹.

Forgées conjointement par le discours médical (qui lui fournit des concepts) et le discours littéraire (qui lui donne les moyens d'exister), les idéologies scientifiques contribuent massivement à l'édification d'un imaginaire dont elles confirment ou élaborent les normes. De manière générale, elles jouent un rôle actif dans la construction d'un « corps culturalisé », corps qui « est une fiction, un ensemble de représentations mentales, une image inconsciente qui s'élabore, se dissout, se reconstruit au fil de l'histoire du sujet, sous la médiation des discours sociaux et des systèmes symboliques² ». La « scientificité » fonctionne alors essentiellement comme un argument d'autorité : elle permet avant tout de valider l'évidence ou de vérifier le connu, par le biais d'une méthode qui constitue la seule innovation d'une démonstration scientifiquement biaisée – que ce biais soit force poétique, ou vision idéologiquement orientée.

Parce qu'elle véhicule des normes stigmatisantes³, l'idéologie scientifique a surtout été analysée comme l'exemple d'un croisement négatif entre fiction et science. Si cet aspect est central au XIX^e siècle, il n'est peut-être pourtant pas le plus massif, en tout cas dans le domaine de la psychiatrie. Il s'agira donc ici de nuancer cette réduction de l'idéologie scientifique à une dénaturation de la science, voire de la littérature, pour montrer ce que l'écart fictionnel a pu apporter à la norme scientifique – en mal comme en bien. Dans ce parcours, l'étiologie, la sémiologie et le récit de cas constitueront les trois voies suivies pour analyser les emprunts métaphoriques de la littérature à une médecine comprise comme la science de l'Homme par excellence. Le conte étiologique, la fiction heuristique et la description éloquente seront, en retour, les trois formes qui permettront de mesurer l'apport de la littérature à un art clinique lui-même en quête de légitimation, et d'une efficacité rhétorique rendant la vision médicale *évidente*.

Le croisement entre littérature et médecine de l'esprit sera d'abord envisagé dans une perspective à la fois historique et théorique, afin de dégager les raisons stratégiques de la convergence des deux domaines au XIX^e siècle, et d'interroger le rôle de la métaphore dans la pensée scientifique. L'analyse se concentrera ensuite sur ce que supposent et illustrent les idéologies scientifiques dans le cas du croisement entre littérature et médecine de l'esprit. Évidente et souvent relevée, leur dimension négative sera alors abordée en ce qu'elle révèle l'emprise d'un imaginaire scientifique, et témoigne d'un travail de co-crédation au sein duquel le discours littéraire ne se cantonne pas au rôle de relais plus ou moins déformant. La critique médico-littéraire constitue, dans ce cadre, l'emblème de ces influences réciproques, où l'idéologie scientifique côtoie la normalisation esthétique, et donne naissance à de véritables « contes étiologiques ». Les représentations littéraires et les concepts médicaux s'y côtoient, parfois au seul profit de leur efficacité poétique, et de leur capacité à rencontrer un horizon d'attente. Lorsqu'il informe l'œuvre littéraire, le récit de cas ne peut néanmoins être ramené à

¹ « Si votre fille lit des romans à quinze ans, elle aura des attaques de nerfs à vingt ans » : cet aphorisme du médecin Samuel Tissot, auteur d'un *Essai sur les maladies des gens du monde*, (1770) connaît ainsi un certain succès au XIX^e siècle. Il est par exemple repris par Paul Briquet dans son *Traité sur l'hystérie* (1859). Sur cette pathologisation de la lecture romanesque (auquel le bovarysme va fournir une entité nosologique), voir Alexandre Wenger, *La Fibre littéraire. Le discours médical sur la lecture au XVIII^e siècle*, Genève, Droz, 2007 ; Marie Baudry, *Lectrices romanesques. Représentations et théorie de la lecture aux XIX^e et XX^e siècles*, Paris, Classiques Garnier, 2014. Sur la marginalité de l'artiste, voir Jean-Louis Cabanès, *Le Corps et la maladie dans les récits réalistes (1856-1893)*, Paris, Klincksieck, 1991 (en particulier le chapitre III de la quatrième partie, « L'art et la maladie »).

² Alain Corbin, *Histoire du corps*, Paris, Seuil, 2005, t. 2, p. 9.

³ La norme a alors la double signification que lui prête Michel Foucault : une norme qui est à la fois « la norme comme règle de conduite, et la norme comme régularité fonctionnelle ; la norme qui s'oppose à l'irrégularité et au désordre, et la norme qui s'oppose au pathologique et au morbide » (*Les Anormaux. Cours au Collège de France. 1974-1975*, Paris, Gallimard- Le Seuil, coll. « Hautes études », 1999, p. 150).

une pure forme dont les enjeux ne seraient qu'esthétiques, ou étroitement idéologiques : il témoigne également de la dimension heuristique de la fiction, elle-même au cœur de la pensée scientifique. C'est cette dernière forme de croisement, positive ou « inventive », que permettront d'aborder les « cliniciens ès lettres » qui, pour les psychiatres du XIX^e siècle, ne sont pas forcément des imposteurs ou des adversaires, mais peuvent être des confrères.

Littérature et psychiatrie : une « troisième culture¹ » ?

Les célèbres analyses du lien entre « ordre psychiatrique² » et « révolution démocratique³ », entre rupture épistémologique (Pinel libérant les fous de leurs chaînes⁴) et cassure historique (la Révolution Française), ont insisté, à travers le cas emblématique de l'aliénisme, sur la dimension proprement politique de la constitution d'une discipline, et sur les enjeux à la fois académiques et sociétaux de la délimitation des champs de spécialité. Si l'asile a pu devenir un « laboratoire politique⁵ » et donner naissance à un véritable « pouvoir psychiatrique⁶ », c'est parce que l'aliénisme est « une discipline bâtarde ou, si l'on veut, un domaine d'action en partie double. Comme le Dieu Janus, l'une de ses faces est tournée vers le social, la société, la politique au sens large : l'autre vers une région qu'on peut assimiler à une science fondamentale⁷ ». Cette « assimilation » n'allait pour autant pas de soi, et constituait même un des enjeux cruciaux de la reconnaissance d'une science des maladies mentales. Pour ce faire, la psychiatrie, « fondée » par Pinel et sa *Nosographie philosophique* (1798), s'est construite par transfert de modèle (celui de l'histoire naturelle⁸) et de technique (l'anatomo-clinique). La « fiction de lecture pénétrante⁹ » qui donnait sa légitimité au regard spécialisé de l'aliéniste visait alors à parer l'absence de lésions anatomiques observables¹⁰, en

¹ L'expression est utilisée en 1963 par Charles Percy Snow, dans la nouvelle édition de son ouvrage *The Two cultures* (1959). Elle incarne pour l'essayiste britannique la voie possible, et féconde, d'un dialogue entre la culture scientifique et la culture littéraire.

² Voir Robert Castel, *L'Ordre psychiatrique. L'âge d'or de l'aliénisme*, Paris, Les Éditions de Minuit, coll. « Le sens commun », 1977.

³ Voir Marcel Gauchet, Gladys Swain, *La Pratique de l'esprit humain. L'institution asilaire et la révolution démocratique*, Paris, NRF-Gallimard, coll. « Bibliothèque des Sciences Humaines », 1980.

⁴ Voir sur ce point Jacques Postel, David-Frank Allen et Anne Mousnier-Lompré, « Le mythe revisité : Philippe Pinel à Bicêtre de 1793 à 1795 », dans *Philippe Pinel*, textes réunis par Jean Garrabé, Le Plessis-Robinson, Synthélabo, coll. « Les Empêcheurs de penser en rond », 1994. Le parallèle entre Révolution politique et révolution psychiatrique est par ailleurs fait par Freud : « la salle dans laquelle [Charcot] donnait ses leçons était ornée d'un tableau qui représentait le "citoyen" Pinel faisant ôter leurs chaînes aux pauvres insensées de la Salpêtrière, la Salpêtrière qui pendant la Révolution avait vu tant d'horreurs avait bien été aussi le lieu de cette révolution-là, la plus humaine de toutes » (« Charcot », *Résultats, idées, problèmes* [1893], Paris, P.U.F., 1984, t. I, p. 68-69).

⁵ Voir Marcel Gauchet, Gladys Swain, *op. cit.*, p. 20 : « Il se trouve que l'exigence médicale de ramener l'ordre au sein d'un esprit déréglé a rencontré de front le projet de pouvoir issu de l'irruption de la souveraineté du peuple, et lui a offert une occasion unique de se déployer sous une forme achevée, érigeant littéralement l'asile en laboratoire politique. »

⁶ Voir Michel Foucault, *Le Pouvoir psychiatrique. Cours au Collège de France. 1973-1974*, Paris, Gallimard-Seuil, coll. « Hautes Études », 2003.

⁷ Étienne Trillat, « Théâtre, Politique et Psychiatrie », *Synapse*, mai 1985, p. 5.

⁸ Voir sur ce point Georges Canguilhem, *Le Normal et le pathologique*, Paris, P.U.F., 1966, p. 13 : « Il y a des espèces morbides comme il y a des espèces végétales ou animales. Il y a un ordre dans les maladies, selon Sydenham, comme il y a une régularité dans les anomalies selon I. Geoffroy Saint Hilaire. Pinel justifiait tous ces essais de classification nosologique en portant le genre à sa perfection dans sa *Nosographie Philosophique* (1797), dont Daremberg dit que c'est l'œuvre d'un naturaliste plutôt que d'un clinicien ».

⁹ Juan Rigoli, *Lire le délire. Aliénisme, rhétorique et littérature en France au XIX^e siècle*, Paris, Fayard, 2001, p. 34.

¹⁰ Voir sur ce point la très éclairante préface de Jean Starobinski à l'ouvrage de Juan Rigoli, *op. cit.*, p. 11 : « Dans le domaine de la médecine interne, le regard du clinicien cherchait à remonter du symptôme à la lésion organique ; et il parvenait à la vérification, moyennant l'ouverture des corps. C'était le très grand profit

lui substituant l'hypothèse d'un « clair alphabet de la folie¹ » : métaphorique, le « regard perçant² » de l'aliéniste gouvernait une pratique calquée sur la méthode anatomo-clinique, mais souvent contrainte d'avoir recours à une « physiologie imaginaire » et à une « géographie fantasmatique du corps³ ».

La psychiatrie, sous l'espèce de l'aliénisme, peut donc offrir un cas d'école à une approche sociologique du discours scientifique : l'histoire – toujours en cours – de son institution et de sa reconnaissance témoigne de l'importance des enjeux non scientifiques dans la constitution d'une discipline scientifique. Plus spécifiquement, les analyses de Juan Rigoli, Philippe Artières ou Frédéric Gros⁴ ont exploré la dette de l'aliénisme envers la rhétorique, et ainsi fait ressortir l'imbrication de l'évaluation clinique et du jugement esthétique dans la constitution d'une (parfois) vaste « littérature des aliénés⁵ ». Dans le cas de l'aliénisme, le transfert de modèle n'opère donc pas uniquement de science à science. Si la clinique psychiatrique a pu évaluer des productions littéraires à l'aune d'une norme médicale (la santé mentale), elle s'est, en retour, servie de la « codification classique des "belles-lettres"⁶ » pour construire sa propre grille d'évaluation nosologique : pour l'aliéniste, comme pour Boileau, « ce qui se conçoit bien s'énonce clairement », qu'il s'agisse de caractériser l'entreprise nosographique (la clarté est gage de vérité) ou l'évaluation clinique (la folie est confusion). Le *style* ainsi érigé en modèle résultait bien évidemment de choix idéologiques et esthétiques. Il témoigne néanmoins de la place centrale des outils littéraires dans la fondation d'une discipline scientifique, et de leur rôle apparemment paradoxal dans une « opération de durcissement⁷ ».

L'enjeu stratégique de ce paradoxe est l'objet central de l'approche sociologique des sciences, qui conduit à relativiser le partage entre une science « pure » (et « dure ») et ce qui lui serait fondamentalement extérieur. Il est cependant possible d'interroger la construction de ce partage selon une autre modalité, proprement poétique, où l'enjeu serait moins d'analyser une lutte de territoire ou la conquête d'une reconnaissance que de mettre en lumière une création conjointe, voire une co-création : interroger le rôle de la littérature dans une « opération de durcissement » peut avoir pour but de circonscrire sa place dans la « pensée inventive » au cœur de la démarche scientifique selon Judith Schlanger, en faisant notamment apparaître la « dimension heuristique du langage⁸ ». Dans cette perspective, la métaphore, entendue comme « la face verbale de la conceptualisation inventive⁹ », peut non seulement devenir légitime, mais féconde.

A priori limite, le cas de l'aliénisme est en effet symptomatique des croisements opérés au XIX^e siècle – et sans doute au-delà – entre discours scientifique et discours littéraire. Si, originellement, « c'est sur le terrain d'une compétence discursive que l'aliénisme et la

que la médecine tirait tardivement de son rapprochement avec la chirurgie. Quel était, en revanche, le degré de certitude auquel pouvait prétendre la psychiatrie ? »

¹ Juan Rigoli, *op. cit.*, p. 34.

² L'expression est utilisée par Jean-Étienne Esquirol à propos de Francis Willis, médecin de George III. Juan Rigoli met en lumière l'importance de cette « singulière métaphore » dans le premier chapitre de son ouvrage, « La folie à livre ouvert ».

³ Marcel Gauchet, Gladys Swain, *op. cit.*, p. 335.

⁴ Philippe Artières, *Clinique de l'écriture. Une histoire du regard médical sur l'écriture*, Le Plessis-Robinson, Les Empêcheurs de penser en rond-Institut Synthélabo, 1998 ; Frédéric Gros, *Création et folie. Une histoire du jugement psychiatrique*, PUF, coll. « Perspectives critiques », 1997.

⁵ Philippe Artières souligne par exemple le glissement, au cours du siècle, du projet d'une « collection documentaire » des écrits d'aliénés, conforme à l'ambition nosographique, à une « esquisse de l'anthologie littéraire » ouvrant vers l'art brut du XX^e siècle (*op. cit.*, p. 255).

⁶ Juan Rigoli, *op. cit.*, p. 15.

⁷ Voir Isabelle Stengers, *D'une science à l'autre. Des concepts nomades*, Paris, Seuil, 1987, p. 23.

⁸ Isabelle Stengers, Judith Schlanger, *Les Concepts scientifiques. Invention et pouvoir* [1988], Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 1991, p. 70 et 81.

⁹ *Ibid.*, p. 87.

littérature se mesurent¹ » (qui, de l'écrivain ou du clinicien, *dit* le mieux la folie ?), le jeu d'emprunts et de transferts dont témoigne cette rivalité assumée ne recouvre que partiellement un enjeu de pouvoir ou une lutte de territoire. Le *détour par l'autre* ne peut se réduire à la volonté de circonscrire une altérité fondamentale, ni de la rejeter dans le domaine de l'erreur scientifique : il trahit une *nécessité* excédant la simple phase propédeutique, ou la stigmatisation d'une pensée analogique conduisant aux dérives de « l'obstacle épistémologique » conceptualisé par Gaston Bachelard dans *La Formation de l'esprit scientifique*.

Une telle interaction trouve sans doute sa source dans le « moment idéologique² », au cours duquel Pierre-Jean-George Cabanis fait de la médecine une « science de l'homme » réunissant « la physiologie, l'analyse des idées et la morale³ », capable d'opérer la synthèse entre la « philosophie qui remonte à la source des idées », et la « philosophie qui remonte à la source des passions⁴ ». Science humaine par excellence, la médecine des idéologues, qui a vocation à expliquer l'homme physique, intellectuel et moral, a donc pour acte fondateur une opération de « capture » au sens où l'entend Isabelle Stengers⁵ : parce que « le moral n'est que le physique, considéré sous certains points de vue particuliers⁶ », la physiologie devient la nouvelle épistémè⁷ d'un savoir médico-philosophique sur l'homme, et constitue, durant tout le siècle, la forme moderne du « connais-toi toi-même⁸ ». Cette opération de capture n'invalide pas forcément les savoirs anciens, en particulier dans le domaine pourtant « spéculatif » de la philosophie. Ainsi, comme l'a montré Jackie Pigeaud, le *Traité médico-philosophique sur l'aliénation mentale* de Pinel reprend la théorie stoïcienne des passions, tandis que son disciple Esquirol a pour « modèle rhétorique de description » le Sénèque du *De ira*⁹. La théorie des passions qu'illustre la nosographie des maladies mentales, fondatrice de la psychiatrie, n'est donc pas en soi « originale » : « [c]e qui est original et novateur [...], c'est que ce soit un médecin qui la prenne à son compte¹⁰ ».

¹ Juan Rigoli, « L'aliénisme, entre science et récit (de Pinel à Balzac) », *Littérature*, n°109, 1998, p. 3.

² Voir Yves Citton, Lise Dumasy (éd.), *Le moment idéologique. Littérature et sciences de l'homme*, Lyon, ENS éditions, coll. « La croisée des chemins », 2013.

³ Pierre-Jean-Georges Cabanis, *Rapports du physique et du moral de l'homme* [1802], Genève, Slatkine reprints, 1980, p. 61.

⁴ Pierre-Jean-Georges Cabanis, *Du degré de certitude de la médecine* [1797], Genève et Paris, éd. Champion-Slatkine et éd. de la Cité des sciences et de l'industrie, 1989, p. 9. Sur ce point, voir Mariana Saad, « La médecine constitutive de la nouvelle science de l'homme : Cabanis », *Annales historiques de la Révolution française* [En ligne], 320 | avril-juin 2000, <http://ahrf.revues.org/144>.

⁵ « La capture [...] a pour principaux acteurs les spécialistes de sciences reconnues, en première approximation au moins, comme dures. [...] [Elle] porte de manière générale sur une notion ou un problème culturellement chargé de sens ; elle marque que les spécialistes d'une science se pensent capables de redéfinir, avec les instruments de leur science, cette notion ou ce problème. », *D'une science à l'autre*, op. cit., p. 23.

⁶ Pierre-Jean-Georges Cabanis, *Rapports du physique et du moral de l'homme*, op. cit., p. 78.

⁷ Au sens où l'entend Michel Foucault. Voir *Les Mots et les choses*, Paris, Gallimard, 1966, p. 13 : l'épistémè « décri[t] les "conditions de possibilité" des connaissances ».

⁸ Voir, à l'autre bout du siècle, « l'avant-propos » de *Connais-toi toi-même : notions de physiologie à l'usage de la jeunesse et des gens du monde* [1878], Librairie Hachette et Cie, 1886 : le docteur en médecine et vulgarisateur scientifique Louis Figuier présente la physiologie comme une propédeutique indispensable capable de combler les lacunes du *γνῶθι σεαυτόν* (*connais-toi toi-même*) de la philosophie grecque, qui demeure cependant « la plus admirable et la plus profonde analyse de l'homme moral » (*ibid.*, p. 2).

⁹ Jackie Pigeaud, « L'antiquité et les débuts de la psychiatrie française », dans *Nouvelle histoire de la psychiatrie*, textes réunis par Jacques Postel et Claude Quétel, Paris, Dunod, 2004, p. 141. Voir, du même, *La Maladie de l'âme. Étude sur la relation de l'âme et du corps dans la tradition médico-philosophique antique*, Paris, Belles-Lettres, 1981.

¹⁰ Jackie Pigeaud, art. cit., p. 139. Voir, par exemple, cette surprenante remarque thérapeutique du *Traité* de Pinel : « Les écrits de Platon, de Plutarque, de Sénèque, de Tacite, les *Tusculanes* de Cicéron, vaudront mieux pour les esprits cultivés que des formules artistement combinées de toniques et d'antispasmodiques » (cité p. 139).

La tradition médico-philosophique telle que la réoriente le « moment idéologique » des *Rapports du physique et du moral* autorise ainsi une extension considérable du domaine de la physiologie qui, « dès le commencement du XIX^e siècle, [...] se trouve importée dans deux domaines solidaires, celui des sciences morales et des sciences sociales¹ ». Elle donne par là-même naissance à « un vaste champ d'analogies² » qui, utilisé par un discours culturel et volontiers doxal, menace de faire s'effondrer la frontière entre science et opinion³ : le « moment idéologique » de la « capture » est aussi celui qui donne son assise aux idéologies scientifiques qui traverseront le siècle. Dans cette pensée analogique fonctionnant à plein (du point de vue de l'invention) ou à vide (du point de vue de la vérité scientifique), la métaphore a de nouveau un rôle central : à l'image de ce qu'a montré Jean Starobinski à propos de la notion de « réaction » ou de « fluide impondérable⁴ », la nosographie médico-philosophique et l'étiologie qu'elle mobilise regorgent d'« image[s] accueillante[s] », « capable[s] de recevoir les contenus spécifiques les plus variés⁵ ». La « disponibilité métaphorique⁶ » est, dans ce cas, le terreau de l'idéologie scientifique.

Néanmoins, si « la médecine est un domaine riche en circulation de métaphores⁷ », c'est avant tout parce que celles-ci ont « un rôle descriptif, explicatif, interprétatif ou conceptualisant », et sont à ce titre « la source vivifiante de la médecine⁸ ». Dans ce cas, l'image ne distend plus le lien entre les « mots » et les « choses », mais le rend au contraire plus solide. Elle peut même participer des « modèles constituants » utilisés, selon Michel Foucault, dans les sciences humaines, modèles où les concepts conservent leur « efficacité opératoire » et « permettent de former des ensembles de phénomènes comme autant d'"objets" pour un savoir possible⁹ ». La notion de « *convergence métaphorique* », avancée par François Azouvi dans le prolongement de la pensée de Jean Starobinski¹⁰ permet alors d'envisager un usage de la métaphore ne faisant plus diverger l'invention et l'efficacité épistémologique, et ce quel que soit le domaine d'application : caractérisée par son « pouvoir de rassemblement¹¹ », la métaphore rejoint ici l'idée foucauldienne de « catégorie¹² » et participe du progrès scientifique comme de la « pensée inventive ». La « circulation de métaphores » propre à la médecine serait dès lors à comprendre comme un point de contact entre le savoir scientifique et le savoir littéraire, non uniquement parce que la littérature ou la médecine s'accaparent des concepts venant « de l'extérieur » (la métaphore comme transfert

¹ Jean-Louis Cabanès, *op. cit.*, t. 1, p. 36.

² *Ibid.*, p. 94.

³ Voir Gaston Bachelard, *La Formation de l'esprit scientifique : contribution à une psychanalyse de la connaissance objective* [1938], Paris, Vrin, 1972, p. 14 : « La science, dans son besoin d'achèvement comme dans son principe, s'oppose absolument à l'opinion. S'il lui arrive, sur un point particulier, de légitimer l'opinion, c'est pour d'autres raisons que celles qui fondent l'opinion ; de sorte que l'opinion a en droit toujours tort. L'opinion pense mal ; elle ne pense pas : elle traduit des besoins en connaissances... On ne peut rien fonder sur l'opinion. Il faut d'abord la détruire. »

⁴ Jean Starobinski, « Le mot réaction : de la physique à la psychiatrie », *Diogène*, n° 93, 1976, p. 3-30 ; « Sur l'histoire des fluides imaginaires », *L'œil vivant II. La Relation critique*, Paris, Gallimard, 1970, p. 196-213.

⁵ *Ibid.*, p. 201.

⁶ *Ibid.*, p. 200.

⁷ Alain-Charles Masquelet, article « Métaphore », *Dictionnaire de la pensée médicale*, *op. cit.*, p. 743.

⁸ *Ibid.*, p. 743.

⁹ Michel Foucault, *Les Mots et les choses*, *op. cit.*, p. 368.

¹⁰ François Azouvi, « Histoire des sciences ou histoire de mots ? », dans *Cahiers pour un temps*, n°7 (Jean Starobinski), Paris, Centre Georges Pompidou, 1985, p. 94.

¹¹ *Ibid.*, p. 94.

¹² Pour Michel Foucault, les modèles constituants « jouent le rôle de "catégories" dans le savoir singulier des sciences humaines » (*Les Mots et les choses*, *op. cit.*, p. 368). Judith Schlanger résume quant à elle le rôle de la métaphore par une formule éclairante : « on n'explique plus ce qu'est un catalyseur, c'est le catalyseur qui sert à expliquer, comme type d'un mode de fonctionnement. » (*Les Métaphores de l'organisme*, Paris, Vrin 1971, p. 16).

d'un domaine à l'autre – un *trope*), mais également parce que cette circulation est inhérente à la construction de leur modèle épistémologique (la métaphore comme outil heuristique de la pensée analogique). L'emprunt métaphorique n'est plus, dans cette optique, falsification intellectuelle ou vol caractérisé : il témoigne d'une démarche commune, d'un croisement méthodologique où l'idée de progrès (scientifique) rejoint celle de modernité (littéraire).

Une analyse de l'usage métaphorique des concepts cliniques ne peut donc se cantonner à une évaluation de son rôle dans l'ambition de « durcissement » d'une partie de la littérature, soucieuse de se positionner dans le champ en construction des sciences humaines – à l'image de la littérature naturaliste, qui entend substituer au mot « médecin » le mot « romancier¹ ». Plus largement, la redistribution des champs disciplinaires initiée lors du « moment idéologique » invite à se pencher sur une histoire des rapports entre les savoirs scientifiques et les savoirs littéraires, pour mettre au jour le rôle que la littérature a pu jouer dans la propre ambition de « durcissement » de la médecine des maladies mentales. Dans l'interrogation de ce croisement, il s'agit cependant moins de cerner des critères de scientificité (et encore moins de les nuancer, en montrant leur porosité avec ce qui leur est extérieur), que de mettre en relief leur efficience – négative, dans le cas des idéologies scientifiques ou de ce que l'histoire des sciences retient comme erreur ; positives, lorsqu'il s'agit du pouvoir proprement poétique de l'invention médicale, et de l'efficience du langage (scientifique, littéraire) dans la création de catégories aptes à rendre compte du réel.

Critique médico-littéraire et clinique de l'écriture

Les normes stigmatisantes véhiculées par l'idéologie scientifique ont déjà été abondamment analysées et commentées, en particulier la médicalisation, voire la « psychiatrisation » du génie. Son association problématique à la folie est en effet révélatrice des effets néfastes du croisement entre fiction et science, fortement incarnés par deux savants de la fin du siècle, tous deux médecins. L'un est italien, professeur de médecine légale à Turin. L'autre, d'origine hongroise, est envoyé comme correspondant à Paris pour la *Neue Freie Presse*. Tous deux voient leurs ouvrages très rapidement traduits en France, où leurs théories nourrissent la controverse, et irriguent le débat scientifique et public. Le premier, Cesare Lombroso, est l'auteur de *L'Homme de génie*², ouvrage dans lequel il reprend les thèses formulées par Jacques-Joseph Moreau de Tours, auteur, en 1859, d'une *Psychologie morbide*. Cependant, quand l'aliéniste français établissait une analogie entre la folie et le génie (produits d'une même irritation nerveuse), le père de l'école italienne de criminologie laisse entendre une identité. Le second, Max Nordau, publie *Dégénérescence*³, où il se livre à

¹ Selon la célèbre formule employée par Émile Zola dans *Le Roman expérimental* (1880). Si le naturalisme est l'exemple le plus immédiat de cette opération de « durcissement », il est cependant loin d'être le seul, et s'inscrit dans l'histoire plus vaste d'un croisement méthodologique dont l'émergence d'une « critique scientifique » dans le dernier tiers du XIX^e siècle constitue sans doute l'ultime maillon. Voir, en particulier, la tentative réalisée par Émile Hennequin sous le nom d'esthopsychologie, étudiée par Jean-Louis Cabanès (« L'esthétique d'Émile Hennequin à la lumière de Gabriel Tarde : imitation et invention », dans *Psychologies fin de siècle*, Nanterre, RITM, n°38, 2007, p. 301-312) et Thierry Roger (« La pensée du dedans : E. Hennequin ou la refonte psychologique de la critique littéraire », *Fabula / Les colloques*, « L'anatomie du cœur humain n'est pas encore faite » : Littérature, psychologie, psychanalyse, URL : <http://www.fabula.org/colloques/document1636.php>).

² La traduction de *Genio e follia* (1877) est publiée en 1889 chez Alcan.

³ La traduction de *Entartung* (1892) est publiée deux ans plus tard seulement, en deux volumes. Le terme de *dégénérescence* apparaît à la fin du XVIII^e siècle, mais il est d'abord synonyme de *dégénération*, qu'il remplace au milieu du siècle. C'est l'ouvrage de l'aliéniste Bénédict-Auguste Morel qui lui donne son acception négative, la *dégénérescence* désignant jusqu'alors le changement que subit un corps organisé sous l'influence du milieu, sans que ce changement soit connoté. Morel la définit comme « une déviation malade d'un type primitif » (*Traité des dégénérescences physiques, intellectuelles et morales de l'espèce humaine*, Paris, J. B. Baillière, 1857, t. I, p. 5).

un violent réquisitoire contre les mœurs et la littérature de son époque. Dans les deux cas, la part idéologique de l'étiologie exposée est évidente, à tel point que ces ouvrages peuvent aujourd'hui difficilement prétendre au titre de discours scientifique, même si, au début du vingtième siècle encore, ces théories pouvaient être « aussi indiscutable[s] que le postulatum d'Euclide¹ ».

Lombroso appuie ainsi sa démonstration scientifique sur une forme de rhétorique de l'évidence fondée sur la physiognomonie, et mobilise un fonds culturel bien éloigné de la théorie savante. Il constate par exemple que « [l]e proverbe: "Un homme qui a du génie à cinq ans est fou à quinze" est souvent vérifié dans les asiles » ; qu'il est « désormais proverbial que "sentir la douleur plus fortement que les autres hommes constitue la couronne d'épines du génie" », en remarquant au passage que « [t]out le monde sait combien les bossus sont fins et malicieux »². L'étiologie mobilisée par Max Nordau pour expliquer la dégénérescence venue de la « fin de siècle » française (et d'ailleurs en français dans le texte) trahit quant à elle de manière encore plus immédiate sa dimension idéologique, en empruntant à la rhétorique du pamphlet : ainsi de la longue anaphore du terme « fin de siècle » qui stigmatise en une série de portraits symptomatiques le « mal » français³, et donne le ton d'un essai outrancier ; et plus généralement du vocabulaire violemment dénigratif utilisé dans ce qui s'apparente aux « Caractères » d'une fin de siècle à laquelle la dégénérescence fournit une unité thématique. Les citations y sont traitées comme des symptômes de l'état mental de leur auteur, et superposent ainsi le langage métaphorique propre à la littérature et la lecture clinique qu'elles sont censé valider. L'ouvrage médico-littéraire de Nordau reflète ainsi les interactions constantes entre symptômes « objectifs » (ceux que notent les médecins, aliénistes ou physiologistes), et symptômes « subjectifs » (ceux que relèvent les écrivains, ou qu'ils constituent comme tels⁴). Cette lecture littérale et biographique est également présente chez Lombroso, en particulier dans le portrait de Baudelaire en « type véritable du fou possédé de la manie des grandeurs⁵ ». Pour appuyer une sémiologie de la dégénérescence, Lombroso y convertit en documents cliniques des poèmes comme « Le Mauvais vitrier » (*Le Spleen de Paris*, 1864), « La Géante » ou le sonnet XXXI des *Fleurs du Mal* (« Une nuit que j'étais près d'une affreuse juive... »). Leur trame constitue pour l'anthropologue italien une collection de symptômes qui lui permet de faire du sujet lyrique un sujet pathologique, participant ainsi de la « clinique de l'écriture expressive⁶ » élaborée au XIX^e siècle.

En vertu du « principe » selon lequel « l'écriture est la vivante image de l'esprit⁷ », le style, que la médecine de l'esprit envisage comme une expression quasi physiologique, tend en effet à devenir le document tangible d'une possible déviance. L'expansion de la

¹ Étienne Rabaud, *Le Génie et les théories de Lombroso*, Paris, Mercure de France, 1908, p. 20. Le zoologiste y fait allusion à l'identité entre génie et folie. De fait, les virulentes critiques émanant de savants et d'hommes de lettres n'entament pas le crédit accordé aux théories de Lombroso. En 1908 encore, Remy de Gourmont stigmatise les thèses de l'anthropologue italien dans son compte rendu de l'ouvrage du psychiatre Paul Voivenel, *Littérature et folie*.

² Cesare Lombroso, *L'Homme de génie*, Paris, Alcan, 1889, p. 21, 55 et 198. Pour une analyse de cette rhétorique de l'évidence, voir Bertrand Marquer, « Lombroso et l'École de la Salpêtrière : du bon usage du cliché », dans *Cesare Lombroso et la vérité des Corps*, Gênes, Publi@rum, n°1, 2005 (<http://www.publiforum.farum.it/n01.php?lang=fr>)

³ Voir Max Nordau, *Dégénérescence*, Paris, Alcan, 1894, t. 1, p. 4-7.

⁴ Pour Nordau, par exemple, « [l]es romans de M. Zola ne prouvent pas que les choses du monde soient mal arrangées, mais bien que le système nerveux de M. Zola est malade » (*ibid.*, p. 658).

⁵ Cesare Lombroso, *op. cit.*, p. 92. Ce portrait a été recueilli dans l'anthologie *Savants et écrivains. Portraits croisés dans la France du XIX^e siècle*, textes réunis par Bertrand Marquer, Arras, APU, coll. « Artoithèque », p. 195-198.

⁶ Frédéric Gros, *op. cit.*, p. 43.

⁷ Louis-Victor Marcé, « De la valeur des écrits des aliénés au point de vue de la sémiologie et de la médecine légale », *Annales d'hygiène publique*, 1864, p. 379.

graphologie, qui traquait à l'origine un style de la pathologie dans les écrits d'aliénés¹, aboutit même, à la fin du siècle, à une véritable « critique d'art médicale » infléchissant la mission du médecin :

Le médecin moderne soigne autre chose que des douleurs rhumatismales ou des maux d'estomac. Il s'est accoutumé depuis quelques années à la pathologie et à l'hygiène de l'intelligence.

Pour lui, lire certaines pages, ce n'est pas seulement ressentir des impressions de plaisir ou d'ennui, c'est poser un diagnostic ; c'est savoir à quoi s'en tenir sur l'état cérébral de celui qui les a écrites ; c'est pouvoir dire : « L'esprit qui a dicté cela est un esprit malade ou bien portant, capable ou non de contaminer, de faire mal à ceux qui le liront. » Et vous entrevoyez déjà des arguments d'un ordre tout nouveau et d'une valeur sérieuse pour discuter les œuvres et les hommes. [...] Je crois que, dans un nombre d'années fort difficile à estimer, la critique d'art médicale sera une nécessité².

Cette « nécessité », qui abolit la frontière entre critique littéraire et nosographie, est une des conséquences implicites de l'association entre génie et folie, à laquelle s'ajoute la peur d'une contagion par la lecture³. De manière générale, cette « critique d'art médicale » utilise abondamment les catégories du sain et du morbide pour asseoir une norme esthétique, elle-même étroitement liée aux représentations sociales. Le discours académique sur la « littérature putride⁴ » s'y convertit en une sémiologie médico-stylistique dont l'objet d'analyse excède très largement le naturalisme. Selon le Docteur Eifer, « l'épithète de dégénéré » devrait ainsi s'appliquer « à tous ces prétentieux qui nous encomrent d'une phraséologie incompréhensible, de néologismes impossibles, qui se livrent très béatement à la confection de ce que Voltaire appelait du galimatias double, c'est-à-dire non compris de l'auteur lui-même⁵ ». De même, si, pour Nordau, « M. Zola est atteint de coprolalie à un très haut degré⁶ », le syndrome défini par le docteur Gilles de la Tourette atteint la majeure partie de la littérature stigmatisée dans son ouvrage : il constitue, avec l'écholalie et la glossolalie, une des clés herméneutiques d'un langage malade de sa fonction poétique⁷. Selon l'auteur de *Dégénérescence*, « [d]eux choses », en effet, « frappent dans le langage de Verlaine », au-delà

¹ Voir le texte fondateur d'Alexandre Brierre de Boismont, « Du caractère de l'écriture et de la nature des écrits chez les aliénés au point de vue du diagnostic et de la médecine légale », *Union médicale*, 16 février 1864, p. 289-297.

² Maurice de Fleury, *Introduction à la médecine de l'esprit*, Paris, Alcan, 1898, p. 153 et 157. Proche de Zola et hostile à tout systématisme, Maurice de Fleury prend certes soin de se distinguer de Max Nordau, dont « l'exemple [...] n'est pas pour [l']encourager » (*ibid.*, p. 157). Présentée comme nécessaire, cette approche clinique de la critique apparaît quoi qu'il en soit comme l'aboutissement logique des progrès réalisés par la médecine tout au long du XIX^e siècle. La question que se pose Fleury en 1898 (« pourquoi le domaine de l'art lui serait-il à jamais interdit, à cette grande curieuse [qu'est la médecine] ? », *ibid.*, p. 154) est en réalité contemporaine de la construction de l'aliénisme en tant que spécialité. Voir, sur ce point Juan Rigoli, qui prend notamment pour exemple l'article « Physiognomonie » du *Grand Dictionnaire universel du XIX^e siècle* de Pierre Larousse, afin de montrer que la sémiologie clinique s'applique très tôt au langage : « Le style, c'est l'homme, a dit Buffon, et cette observation est l'une des plus vraies qu'on puisse faire. Le style d'un homme montre ses qualités et ses défauts à vif. Gall cite un prêtre dont les écrits étaient surchargés de tant d'incidentes, de restrictions, de parenthèses, de périphrases, de notes, qu'on n'y comprenait rien, si ce n'est que l'auteur poussait la prudence, la timidité et les précautions jusqu'à l'abus ; ce prêtre avait en effet la circonspection développée jusqu'à l'état maladif. Ne faut-il pas conclure de là que les tours de phrase d'une lettre peuvent nous donner de grandes lumières sur son auteur ? » (cité par Juan Rigoli, *op. cit.*, p. 110-111).

³ Sur ce sujet, voir l'ouvrage de Marie Baudry, déjà cité, mais également Judith Lyon-Caen, « La littérature romantique et le crime à la fin du XIX^e siècle », dans *Psychologies fin de siècle*, *op. cit.*, p. 313-321. Elle aborde, dans cet article, la peur d'une « suggestion littéraire du crime », suite à un certain nombre d'affaires criminelles posant la question de l'influence de la lecture romanesque.

⁴ Selon la célèbre formule de Louis Ulbach (« La littérature putride », *Le Figaro*, 23 janvier 1868).

⁵ « La poésie décadente », *Le Correspondant médical*, 31 mars 1897.

⁶ Max Nordau, *op. cit.*, t. II, p. 454.

⁷ Médecin neurologue à la Salpêtrière, Georges Gilles de La Tourette définit à partir de 1885 le « syndrome » qui porte son nom, en rattachant la « maladie des tics convulsifs » à des troubles du langage tels que l'écholalie ou la coprolalie. Dans son portrait de Zola, Nordau rappelle que « Gilles de la Tourette a formé le mot "coprolalie" (parole ordurière) pour l'explosion obsessionnelle de blasphèmes et d'expressions sales » (*ibid.*, p. 454).

de son « dégoûtant état d'âme » : l'écholalie (« le fréquent retour du même mot, de la même tournure, ce "rabâchage" » qu'illustre le début de « La Nuit du Walpurgis classique ») ; et la glossolalie (« la réunion de substantifs et d'adjectifs absolument incohérents »¹). À l'image du « grand poète des symbolistes, leur modèle admiré », c'est même toute la poésie fin-de-siècle qui semble atteinte des mêmes tics : « écholalie pure » que « Nuit sur la lande » de Gustave Kahn, réduit à « un alignement de sons similaires qui s'appellent l'un l'autre comme des échos » ; glossolalie non plus mystique, mais pathologique, que *Le Pèlerin passionné* de Moréas, caractérisé par « l'intercalation de mots qui n'ont aucun rapport avec le sujet »² ; « purée versiculée » également que la poésie décadente pour son confrère français le docteur Émile Laurent, qui condamne la « tendance de la poétique décadente à s'empouler de verbes ronflants, de mots nouveaux³ », et fustige les « incorrigibles cacographes⁴ » ressassant leur « incohérente verbigération presque uniquement basée sur les assonances⁵ »... Dans cette perspective, le symbolisme ne fait que prendre la relève de « la poésie fangeuse de M. Zola et de ses disciples en vidange littéraire⁶ » : issus d'une même famille pathologique, les « tiqueurs » se retrouvent par-delà les écoles esthétiques, pour signifier une seule et même décadence du Verbe.

En instrumentalisant le discours littéraire pour le transformer en discours scientifique, sans réfléchir à la spécificité du document qu'elle manipule, cette « critique d'art médicale » illustre une déviance contre laquelle Charles Féré met ses confrères en garde. Dans sa *Pathologie des émotions*, ce médecin reconnaissait en effet avoir considéré à tort le cas de *La Fille Élisa* des Goncourt comme un cas réellement observé⁷, et ainsi confondu les ouvrages guidés par une « étude biologique exacte », et ceux dont le but est simplement de proposer « une description capable d'intéresser leurs lecteurs ». De cette « anecdote qui [lui] est personnelle », Féré dégage alors une « précaution [...] indispensable » :

...il me semble que ce serait à tort qu'on se laisserait aller à accepter, comme des documents scientifiques, les faits rapportés par les auteurs littéraires. Beaucoup de romans, d'études littéraires, et même de travaux philosophiques contiennent des faits pathologiques ou psychologiques qui ne sont pas rattachés à leur véritable source, et sont plus ou moins défigurés, soit involontairement, soit pour les besoins de la cause.⁸

La fiction appuie, pour Féré, une démonstration (une « cause »), un *a priori* guidant l'observation et la détournant de l'objectivité scientifique. L'étiologie y a pour principale fonction de *raconter une histoire*, qui est souvent celle que façonnent les représentations sociales, et que l'histoire des mentalités permet de cerner. La séduction des cas littéraires tiendrait par conséquent à ce qu'ils véhiculent, ou permettent de conforter, de véritables contes étiologiques : une science des causes en grande partie fictive, qui tire son efficacité de

¹ *Ibid.*, t. II, p. 221 et 224.

² *Ibid.*, t. II, p. 236 et 238.

³ *La Poésie décadente devant la science psychiatrique*, Paris, Maloine éd., 1897, p. 35.

⁴ *Ibid.*, p. 23.

⁵ *Ibid.*, p. VI.

⁶ Max Nordau, *op. cit.*, t. I, p. 26t.

⁷ « Lorsque j'ai eu l'occasion, il y a quelques années, d'observer un ensemble de phénomènes singuliers que j'ai décrits, à tort ou à raison, sous le nom de névrose électrique et qu'on retrouvera du reste dans le cours de cet ouvrage, j'avais cité, à l'appui de mon observation, un fait que j'avais trouvé dans un roman de M. de Goncourt, *La Fille Élisa*. Peu après la publication de mon mémoire, je fus pris d'un doute, j'allai trouver M. de Goncourt et lui demandai s'il avait vraiment observé le sujet dont il parlait dans son livre : "Non, me dit-il, je tiens le fait du docteur Liouville". Je cours chez M. Liouville ; mais lui non plus n'avait pas vu Alexandrine Phénomène ; il se souvenait vaguement d'avoir lu quelque chose sur cette question. Ce ne fut qu'au bout de plusieurs jours qu'il put m'indiquer la source où il avait puisé son renseignement ; c'était une note de la *Gazette des Hôpitaux* parue plusieurs années auparavant, et que j'avais d'ailleurs citée dans mon mémoire. La littérature m'avait fourni un document de plus, mais il était faux » (Charles Féré, *La Pathologie des émotions, études physiologiques et cliniques*, Paris, Alcan, 1892, p. XI-XII).

⁸ *Ibid.*, p. XI.

sa capacité à faire sens en mobilisant une idéologie. Contrairement à ce qu'elle laisse *a priori* supposer, la critique médico-littéraire opérée par un Nordau ou un Lombroso ne témoignerait donc peut-être pas tant de la mainmise du discours médical sur la littérature que de l'emprise du discours littéraire sur l'étiologie mobilisée.

Littérature et « conte étiologique »

Le portrait-charge de la littérature dressé par un Nordau repose en effet sur des sources autant littéraires que médicales : parce qu'il fait de l'écrivain dégénéré sa matière première, d'abord ; mais surtout parce qu'il restitue, ce faisant, l'imaginaire clinique que nombre de ces écrivains se sont accaparé : issue de l'aliéniste Bénédict-Auguste Morel, la dégénérescence telle que Nordau ou Lombroso la comprennent reprend la conception, devenue physiologique, de la création littéraire comme inévitable *détraquement*.

Or, cette clinique de l'imagination constitue, au XIX^e siècle, un lieu commun du discours que l'artiste tient sur lui-même. Elle lui permet de qualifier sa conception de l'inspiration. Flaubert parle ainsi d'hystérie ou d'« hallucination¹ », tandis que les frères Goncourt consignent dans leur *Journal* l'« éréthisme² » provoqué par l'écriture. Huysmans remarque quant à lui que les « fatigues » et « tensions » ressenties par « [t]out artiste qui s'emballe et s'exacerbe sur un chapitre », « activent les hystéries originelles, déterminant souvent des névroses³ »... De manière générale, la folie, dont Morel fait le principe « dégénérateur⁴ » par excellence, assure, dans la deuxième moitié du siècle, la transition entre la conception ancienne de la mélancolie ou de la *furor*, et le discours aliéniste moderne. Elle fait même figure d'hyperonyme des pathologies de l'esprit créateur, et se décline, au gré des époques, en monomanie, névrose ou neurasthénie – nouveaux noms d'un mal sacré désormais laïcisé, mais dont les symptômes conservent néanmoins l'aura du stigmat. Contrairement à Lombroso, Nordau rompt certes le lien entre génie et folie (puisque les dégénérés sont pour lui de mauvais écrivains⁵), mais c'est avant tout pour inverser le jugement esthétique qu'il permettait de légitimer : le discours du créateur sur sa création, les métaphores cliniques et la pensée analogique qu'il véhicule demeurent un point de référence, voire une preuve *littérale* dans la démonstration d'une théorie scientifique. Construite *contre* la littérature contemporaine, dégénérée, l'étiologie restituée par Nordau en respecte la mythologie. Mieux : malgré son outrance, *Dégénérescence* témoigne de l'élaboration, au cours du XIX^e siècle, d'une *sémiologie* commune, où le conte étiologique annexe la mythologie littéraire, qui, en retour, s'approprie un nouveau champ métaphorique.

L'emprise de la nosographie sur la production littéraire du XIX^e siècle est bien connue, et elle a été magistralement mise en valeur par Jean-Louis Cabanès, qui montre dans sa thèse qu'« à partir de Balzac, l'écrivain exprime souvent sa vision du monde par le biais de métaphores médicales⁶ ». L'œuvre de Zola témoigne en particulier de la formidable capacité de figuration de la pathologie, mais l'esthétique naturaliste, qui se revendique de la médecine, ne constitue que l'exemple le plus flagrant de cette extension métaphorique. La prégnance du paradigme nerveux tout au long du XIX^e siècle illustre par exemple le rôle de diffusion et de

¹ Voir, en particulier, sa lettre à Hippolyte Taine du 1^{er} décembre 1866, dans Gustave Flaubert, *Correspondance*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1991, t. III, p. 572.

² Voir par exemple le 5 mai 1869 : « chaque volume a été une déperdition nerveuse, une dépense de sensibilité en même temps que de pensée » (Edmond et Jules de Goncourt, *Journal*, Paris, Charpentier, 1888, t. 3, p. 297).

³ Joris-Karl Huysmans, lettre à Ludovic Naudeau, 13 janvier 1892, cité par Jean-Louis Cabanès, « L'écriture artiste : écarts et maladie », dans *Dieu, la chair et les livres : une approche de la décadence*, textes réunis par Sylvie Thorel-Cailleteau, Paris, Honoré Champion, 2000, p. 370.

⁴ Le terme est utilisé par Bénédict-August Morel, *op. cit.*

⁵ Voir en particulier la définition du génie que propose Max Nordau dans sa *Psycho-physiologie du génie et du talent*, Paris, Félix Alcan, 1897, en particulier p. 58-59.

⁶ Jean-Louis Cabanès, *op. cit.*, p. 94.

formalisation joué par la littérature, qui sert d'interface entre le discours social et le discours scientifique. Profitant de l'extension du domaine de la *crise*, devenue une véritable grille de lecture du social à partir de la Révolution française¹, le paradigme nerveux en vient en effet à dire les convulsions historiques sous toutes ses formes (politiques, économiques, « sociétales »), en liant le destin de l'individu à celui d'une société pensée sur un modèle organiciste. Dans cette extension analogique, la *figuration* littéraire joue un rôle crucial, particulièrement évident dans la seconde moitié du XIX^e siècle², où la notion d'éréthisme devient un modèle pour l'expression physiologique de la sensibilité³, mais également le principe d'une herméneutique socio-historique. L'éréthisme donne ainsi au cycle des *Rougon-Macquart* son unité, au même titre que l'hérédité, dont il est la principale modalité de transmission : « les crises nerveuses [qui] pass[ent] [dans le corps de tante Dide] comme des courants électriques qui la galvanis[ent]⁴ » annoncent l'épuisement à venir, lui-même programmé dans l'irrépressible montée des appétits qui caractérise le Second Empire et le conduit, selon Zola, à la débâcle. L'écrivain naturaliste suit ici le modèle de *Germinie Lacerteux*, l'« œuvre excessive et fiévreuse » des Goncourt qui est pour lui « un des produits de notre société, qu'un éréthisme nerveux secoue sans cesse⁵ » : « à l'âge des chemins de fer et des comédies haletantes, [...] du télégraphe électrique et des œuvres extrêmes, d'une réalité exacte et triste⁶ », l'éréthisme fournit un dénominateur commun au corps physique et au corps social, et permet d'envisager l'œuvre littéraire comme la sécrétion de l'un *et* l'autre, unis par une commune névrose.

Caractéristique et d'une ampleur sans doute inégalée, le succès littéraire de la névrose témoigne donc de l'interaction entre les différents types de discours (social, littéraire, scientifique) dans le cas de maladies à fort potentiel connotatif ou symbolique, comme le sont également la phtisie, la syphilis ou l'hystérie⁷. De manière générale, les maladies fournissent

¹ Pour ceux que l'on a pu appeler les « antimodernes », la Révolution française est généralement interprétée comme une malédiction, ou une expiation (comme chez Joseph de Maistre) : un mal finalement nécessaire (une crise salutaire ?) devant permettre, à terme, à la société de se rétablir, c'est-à-dire de restaurer l'Ancien Régime et l'ordre monarchique, reflet de l'ordre divin. Mais cette conception du phénomène révolutionnaire est loin d'être isolée, comme en témoigne l'exemple symptomatique de la Commune. Dans son chapitre consacré aux « Images de la Commune », Géraldine Leroy montre par exemple que la Commune « est comparée à un organisme physiquement et mentalement détraqué, d'où les métaphores de la folie et de la maladie qui lui sont couramment appliquées » (*Batailles d'écrivains. Littérature et politique, 1870-1914*, Paris, Armand Colin, 2003, p. 47). Catherine Glazer étudie quant à elle les lectures « psycho-aliénistes » de la Commune, et voit dans « la référence systématique au discours aliéniste » la preuve que « la Commune apparaît comme un phénomène apolitique, anhistorique, mais psychiatrique » (« De la Commune comme maladie mentale » *Romantisme*, Paris, Armand Colin, 1985, n° 48, p. 64). La « Commune hystérisée » est en outre étudiée par Nicole Edelman, *op. cit.*, p. 230-233. Pour une synthèse sur la fortune de notion de *crise* au XIX^e siècle, voir par ailleurs l'article de Christophe Reffait dans le *Dictionnaire des naturalismes*, sous la direction de Colette Becker et Pierre-Jean Dufief, Paris, Honoré Champion, à paraître.

² On aurait cependant tort de penser que ce paradigme nerveux n'est pas présent à l'époque romantique. L'analogie balzacienne entre la volonté, ou « force vitale », et le fluide nerveux est à cet égard significative, la « nosographie balzacienne » s'inspirant par ailleurs très largement de la théorie de l'irritation formulée par Philippe Broussais. Sur ce point, voir Moïse le Yaouanc, *Nosographie de l'humanité balzacienne*, Paris, Librairie Maloine, 1959.

³ Chez les Goncourt et Zola, comme chez Maupassant et Huysmans, les métaphores de la « secousse » ou de la « flamme » constituent ainsi les tropes privilégiés d'un discours sur les passions. Sur ce point, voir les analyses de Jean-Louis Cabanès, *op. cit.*, en particulier la cinquième partie sur « L'existence pathétique ».

⁴ Émile Zola, *La Fortune des Rougon* [1871], Paris, Charpentier, 1879, p. 163.

⁵ Émile Zola, « Germinie Lacerteux », *Mes haines*, Paris, Charpentier, 1879, p. 83.

⁶ Émile Zola, « La littérature et la gymnastique », *op. cit.*, p. 58.

⁷ Sur ces trois maladies, voir, entre autres, Jean-Pierre Bardet, Patrice Bourdelais et *alii*, *Peurs et Terreurs face à la contagion. Choléra, tuberculose, syphilis, XIX^e-XX^e siècles*, Fayard, 1988 ; Jean-Louis Cabanès, « Invention(s) de la syphilis », *Romantisme*, 1996, n° 94, p. 89-109 ; Alain Corbin, « L'hérédosyphilis ou l'impossible rédemption. Contribution à l'histoire de l'hérédité morbide », *Romantisme*, 1981, n° 31, p. 131-150 ; Bertrand

aux écrivains, et ce tout au long du siècle, une réserve d'images combinant représentations archaïques et innovations légitimées par les constants progrès de la science. Dans le cas du roman naturaliste, la morbidité peut ainsi prendre l'allure d'une combustion (notamment par éréthisme) ou emprunter au modèle humoral des tempéraments, présenter le corps comme une machine soumise au détraquement (les secousses qui traversent les corps en crise) ou à la déperdition d'énergie (engendrant la neurasthénie¹). La nosographie peut elle-même participer d'effets de polyphonie, comme dans le roman *Pot-Bouille* de Zola (1882), où les discours sur l'hystérie permettent de faire cohabiter l'expertise scientifique dont se réclame l'écrivain naturaliste et des représentations périmées sur le plan médical, mais toujours actives dans l'imaginaire social.

Bien souvent guidée par des stratégies de légitimation, la transposition littéraire d'une théorie médicale recherche quoi qu'il en soit moins la restitution d'une vérité scientifique qu'un procédé de dramatisation ou des règles de composition capables de répondre à un « besoin inconscient d'accès direct à la totalité² » : l'enjeu est davantage la captation d'une armature théorique (un système) et rhétorique (une démonstration « scientifique ») que la fidélité à son contenu. La forme du récit de cas, en particulier, offre au romancier le moyen d'actualiser un vocabulaire clinique, mais surtout de mettre en pratique le principe d'une narration singulière à partir d'une réserve de « patrons » descriptifs savants (les types pathologiques). De Balzac à Zola, le récit de cas permet de dramatiser un savoir (la nosographie), par le biais d'une syntaxe narrative (symptômes, crises, rémissions, rechutes) doublée d'une structure herméneutique (anamnèse ; diagnostic ; pronostic). Cette « symptomatologie littéraire³ » ne suppose pas pour autant le respect de la nosologie, comme en témoigne la « *Musa medicinalis*⁴ » de la fin du siècle : essentiellement mise au service de l'esthétique, la sémiologie médicale mobilisée tend à se constituer en un langage autonome, déconnecté d'une pragmatique centrée sur l'*ethos* (une narration savante) ou sur le *pathos* (un récit tragique)⁵.

Achevée à la fin du siècle, l'appropriation esthétique de la forme clinique semble donc plutôt aller dans le sens d'une divergence radicale quant aux enjeux poursuivis, puisque la visée épistémologique paraître être, dans le cas de l'œuvre littéraire, au mieux secondaire, au pire *fautive* au regard de la théorie scientifique qu'elle instrumentalise. La relation métaphorique que le discours littéraire entretient avec le discours médical sert en priorité un conte étiologique où prospèrent les idéologies scientifiques, que celles-ci visent à confirmer un imaginaire préexistant, ou qu'elles s'y opposent au nom d'un savoir supposément inédit ou novateur.

Idéologie scientifique et fiction heuristique : les « cliniciens ès lettres »

La naissance d'une idéologie scientifique ne peut néanmoins être réduite à un phénomène de détérioration de la science originelle, par une sorte de transposition impure dont le discours littéraire constituerait la forme la plus problématique – problématique car, du fait de sa capacité à convertir cette impureté en « vérité » artistique, ou en jugement esthétique, le

Marquer, *Les Romans de la Salpêtrière*, Genève, Droz, coll. « Histoire des Idées et Critique Littéraire », 2008 ; Jean de Palacio, « Poétique du crachat », *Romantisme*, 1996, n° 94, p. 73-88 ; Jean Starobinski, « Sur la chlorose », *Romantisme*, 1981, n°31. p. 113-130 ; Patrick Wald Lasowski, *Syphilis. Essai sur la littérature française du XIX^e siècle*, NRF, Gallimard, 1982.

¹ Sur ces « modèles », voir Jean-Louis Cabanès, *op. cit.*

² Georges Canguilhem, *op. cit.*, p. 44.

³ *Ibid.*, t. 1, p. 225.

⁴ Evanghélia Stead, « *Musa Medicinalis* : variations sur la médecine et les lettres au tournant du siècle dernier », *Romantisme*, 1996, n° 94, p. 111-124.

⁵ Pour une étude plus détaillée, voir Bertrand Marquer, « Nosographies fictives : le récit de cas est-il un genre littéraire ? », art. cit.

discours littéraire aurait le pouvoir de suspendre la violence idéologique en la déconnectant de la vérité scientifique, tout en empruntant ses codes. Lorsqu'il définit l'idéologie scientifique, Canguilhem précise qu'« il y a toujours une idéologie scientifique avant une science dans le champ où la science viendra s'instituer¹ » : si donc l'idéologie scientifique préexiste à la science qui doit lui succéder, elle peut également relever de la « pensée inventive » au cœur de la démarche scientifique selon Judith Schlanger. Dès lors qu'on ne la conçoit plus simplement comme l'envers de la science, mais comme sa potentielle phase propédeutique, la *fiction* dont elle relève peut aussi constituer le creuset de la vérité, un espace d'erreur préparant l'avènement de l'exactitude scientifique.

Une telle approche de l'idéologie scientifique ne se confond pas pour autant avec une histoire du progrès scientifique (aux idéologies scientifiques succéderait leur lente « épuration », ou décantation, en sciences exactes – ce qui reviendrait d'ailleurs à convertir en idéologie tout savoir scientifique en phase d'obsolescence). Plutôt que de pointer une divergence d'optique (la science ne serait pas idéologique ; son *progrès* consisterait à se défaire progressivement de l'idéologie pour devenir elle-même), il est possible de s'interroger sur une genèse commune, et sur le rôle de l'idéologie et de ses moyens de diffusion (en l'occurrence littéraires) dans l'*orientation* du savoir scientifique.

Le vaste continent des idéologies scientifiques du XIX^e siècle n'est dès lors plus réductible au lieu-témoin d'un croisement négatif, bien qu'il demeure normatif (car inventeur de normes). Cela implique cependant que l'on ne prenne plus pour unique critère d'évaluation la norme scientifique (pour laquelle la fiction, le document fictif, « polluent » la science), mais que l'on se penche sur la manière dont cette norme s'élabore et se construit par un travail conjoint (dans ce cadre, « l'erreur » de la fiction peut être féconde, de la même manière que le « faux » document des Goncourt a malgré tout permis à Charles Féré de conforter sa thèse sur la « névrose électrique² »). La norme ainsi conçue ne renvoie plus seulement à un protocole méthodologique gage de « vérité » (de « scientificité »), mais vaut comme « guide » heuristique, non figé. Dans ces conditions, *l'écart* produit peut être envisagé non plus en termes de dérive, mais de variation, et participer ainsi du rôle épistémologique de la fiction, qui consiste bien souvent en une mise à l'épreuve de la norme. Selon Pierre Macherey, cette conception irrigue d'ailleurs la pensée de Canguilhem, pour qui l'écart, l'exception, le pathologique, sont les véritables objets d'analyse – philosophique et scientifique – parce qu'ils ont, précisément, une fonction de mise à l'épreuve des normes qui n'ont de valeur que « négatives », c'est-à-dire, en négatif. Les normes, écrit Pierre Macherey (commentant Canguilhem) « sont des paris ou des provocations, qui n'ont réellement d'impact qu'à travers l'appréhension de l'anomalie et de l'irrégularité, sans lesquelles elles n'auraient tout simplement pas lieu d'être³ ».

« L'expérience de normativité⁴ » qui donne sa véritable existence, ou force, aux normes, peut bien évidemment avoir une fonction coercitive, mais elle a aussi une fonction heuristique. La fiction littéraire peut alors jouer ce rôle, soit qu'elle revête une dimension critique en faisant *jouer* les normes médicales sur ses personnages, soit, plus globalement, que la dimension exemplaire ou allégorique de ces personnages devienne l'une des modalités de la « conceptualisation inventive⁵ » à laquelle participe le récit de cas. C'est cette vertu que reconnaissent de nombreux aliénistes à l'observation littéraire, au point, parfois d'esquisser

¹ Georges Canguilhem, *op. cit.*, p. 44.

² Voir Charles Féré, *op. cit.*, p. XI.

³ Pierre Macherey [1998], *De Canguilhem à Foucault. La force des normes*, Paris, La fabrique éditions, 2009, p. 138.

⁴ *Ibid.*, p. 138.

⁵ Judith Schlanger, *op. cit.*, p. 87.

une autre histoire de la littérature, dans laquelle le modèle scientifique ne se serait pas imposé à l'homme de lettres, mais serait né de sa pratique.

Ainsi que le rappelle Juan Rigoli¹, le récit de cas s'est pourtant d'emblée défini *contre* la littérature, en particulier dans le domaine des pathologies mentales. Lorsque Philippe Pinel fixe la méthode qui doit présider à l'élaboration de la nosographie, il entend dissocier le récit clinique du « roman », et il met en garde contre la tentation du singulier inhérente aux « histoires particulières² » que constituent les observations de cas. La ligne de partage entre littérature et science recoupe alors celle qui sépare « l'histoire » (naturelle, capable de remonter du particulier au général) de « l'historiette³ » (cédant aux attraits du romanesque et de la fiction). Cette ligne semble néanmoins bien difficile à tenir : dans le *Traité* de Pinel lui-même, la narration cède à ce que Juan Rigoli nomme « une rhétorique du *fait curieux*⁴ » garantissant l'impact du discours clinique et l'intérêt du cas à partir duquel l'aliéniste construit sa spécialité. Dès son acte de naissance, la nosographie psychiatrique se trouve donc, à l'image de Pinel, « sans cesse tiraillé[e] par les exigences contradictoires de la science et du récit⁵ », traversée par une tension entre singularité (de la narration), et exemplarité (de la méthode).

De fait, la médecine mentale n'a pas attendu la psychanalyse pour puiser abondamment dans les textes littéraires et dans ses « cas » fictifs, soit pour faire du personnage le reflet de la pathologie de l'auteur, soit, ce qui est sans doute finalement plus fréquent (ou plus constant sur l'ensemble du siècle), pour faire du personnage un modèle d'observation clinique, et encenser ainsi la perspicacité de son créateur – fût-il lui-même l'objet de son observation, comme Edgar Allan Poe selon le docteur Petit, ou Musset selon le docteur Odinet⁶. Il semble donc tout à fait légitime de se demander si les « observations » médicales, en particulier dans le cas de la psychiatrie, ne témoignent pas elles-mêmes d'une forme de *pratique littéraire*, qui serait le pendant de la pratique *de* la littérature par des médecins souvent lettrés, se plaisant à trouver dans des œuvres de fiction des modèles d'observation perspicace, ou dans la personnalité de leurs auteurs des cas cliniquement éloquentes.

La thèse de Victor Segalen sur « L'observation médicale chez les écrivains naturalistes » apporte à cet égard des éléments de réponse⁷. Il y est certes question d'une littérature professant explicitement une ambition scientifique. Pourtant, à regarder de plus près les œuvres étudiées, le critère esthétique sollicité ne tient pas, ou témoigne du moins d'une perspective critique aujourd'hui périmée. Le Flaubert de *Salammbô*, le Maupassant du *Horla*, le Goncourt de *La Faustin* ou le Huysmans d'*À rebours* et de *Sainte Lydwine de Schiedam*⁸ y côtoient en effet *L'Assommoir*, sans que « l'érudition médico-littéraire » de Zola ne fasse figure de parangon⁹. C'est, inversement, avant tout à « l'observation *ignorante* » qu'hommage est rendu, observation qui suppose « un certain degré de nescience de la part de l'auteur¹⁰ ». En prenant comme exemple Shakespeare et son *Hamlet*, Segalen s'inscrit certes dans une

¹ Juan Rigoli, « L'aliénisme, entre science et récit (de Pinel à Balzac) », *Littérature*, n° 109, 1998, p. 3-19.

² Philippe Pinel, *Traité médico-philosophique sur l'aliénation mentale, ou la manie*, Paris, Richard, Caille et Ravier, 1801, p. XLII.

³ *Ibid.*, p. 238.

⁴ Juan Rigoli, art. cit., p. 6.

⁵ *Ibid.*, p. 7.

⁶ Voir Gabriel Petit, *Étude médico-psychologique sur E. Poe*, thèse de médecine de Lyon, 1906 ; Raoul Odinet, *Étude médico-psychologique sur Alfred de Musset*, thèse de médecine de Lyon, 1906.

⁷ Victor Segalen, *L'Observation médicale chez les écrivains naturalistes* (thèse pour le doctorat en médecine, présentée et soutenue publiquement le 29 janvier 1902), Bordeaux, Imprimerie Y. Cadoret, 1902.

⁸ Ces œuvres sont citées aux p. 39, 52, 18 et 39, 80.

⁹ *Ibid.*, p. 63 : « Nous voici de retour à l'œuvre de M. Zola, exemple-type d'érudition médico-littéraire, œuvre énorme en raison de l'énormité du procédé, œuvre lourde en raison du défaut d'assimilation de plusieurs de ses matériaux, œuvre imprudente, souvent, en raison des droits arrogés, mais œuvre superbe, de par sa sincérité. »

¹⁰ *Ibid.*, p. 38 et 39.

longue tradition de critique médico-artistique consacrant le pouvoir visionnaire du dramaturge élisabéthain¹. Il y ajoute néanmoins l'œuvre de Wagner et, surtout, *Germinie Lacerteux*, pour souligner la « *précocité*² » de l'observation effectuée par les frères Goncourt. La modalité de « l'observation *ignorante* » apparaît, dans ces conditions, comme la véritable spécificité épistémologique des « cliniciens ès lettres » dans leur ensemble, par-delà la diversité de leurs « modes d'*investigation médicale*³ ». Par son intermédiaire, le récit de cas littéraire peut ainsi renouer – de manière oblique, en quelque sorte – avec sa fonction épistémologique.

« L'observation *ignorante* » permet en outre de comprendre les analyses envisagées par Segalen dans une « étude primitive » jamais réalisée (mais mentionnée dans son « Avant-propos »), où aurait été manifestement centrale la dimension heuristique de la métaphore clinique comprise comme « procédé littéraire » : sa « brève *Esthétique des Idées-malades* » aurait en effet considéré les « névroses » comme « matériaux artistiques », « [e]t nullement », souligne-t-il en note, « dans leurs rapports avec la mentalité des auteurs⁴ ». Il reste néanmoins une trace de ce projet dans l'analyse du « langage médico-littéraire » de Huysmans, dont « [l]'étude détaillée », précise l'auteur, « sera[it] plus à sa place dans [sa] prochaine étude⁵ ». Segalen se contente dans ces pages de souligner « la note de pittoresque et de vérité historique qu'il [Huysmans] a su donner à chacune de ses métaphores médicales⁶ », comme pour souligner que la pathographie peut user de procédés exclusivement littéraires, sans être pour autant délirante. La distinction opérée, « pour éviter toute confusion », entre « l'observation *ignorante* » et « l'observation dite "subconsciente" » du docteur Chabaneix⁷ est à cet égard significative : pour Segalen, « l'observation *ignorante* » permet une connaissance *dans* le texte, et non *sur* son auteur.

La pratique de la littérature dont témoignent de nombreux traités médicaux ne dit finalement pas autre chose, qu'ils prennent pour document le texte ou son auteur. Le récit de cas littéraire apparaît tantôt comme un modèle qui s'ignore (Brierre ou Biaute sur Shakespeare), tantôt comme une propédeutique :

Bien souvent, écrit Cesare Lombroso, je me suis demandé pourquoi l'anthropologie criminelle était plus avancée dans la littérature que dans la science.

Les grands maîtres russes, suédois et français du roman et du drame moderne y ont tous puisé leurs plus grandes inspirations, à commencer par Balzac dans *La dernière incarnation de Vautrin*, *Les paysans*, *Les parents pauvres*, puis avec Daudet, Zola, Dostoïewsky [*sic*] et Ibsen.

Daudet nous a peint dans *Jack* toute une tribu de ratés (mattoïdes criminels), et personne n'a trouvé à y redire, pas plus que personne ne conteste la vérité de la *Maison des morts* et de *Crime et Châtiment* de Dostoïewski ; de même il n'y a personne qui mette en doute les fous et les criminels que nous a peints si merveilleusement Shakespeare.

¹ Voir par exemple Alexandre Brierre de Boismont, qui se demande, en 1868, « [p]ar quelle voie mystérieuse ce grand homme [a] été conduit à parler de cette maladie, comme un véritable savant, décrivant admirablement les types et signalant une foule de particularités, qui ne peuvent avoir été recueillies que par un observateur d'élite » (« Physiologie. Études psychologiques sur les hommes célèbres. Shakespeare. Ses connaissances en aliénation mentale. Première partie. Hamlet, mélancolie simple, ennui de la vie et folie simulée », *Annales médico-psychologiques*, 1868, n° 12, p. 330) ; ou encore Alcée Biaute, qui place « [à] côté de ces grands médecins [que sont Pinel et Esquirol], [...] le grand poète Shakespeare » (*Étude médico-psychologique sur Shakespeare et ses œuvres, sur Hamlet en particulier*, Nantes, Vier, 1889, p. 4).

² Victor Segalen, *op. cit.*, p. 41.

³ Voir la conclusion, p. 83 : « Les modes d'*investigation médicale* usités par les naturalistes sont au nombre de trois : a. *Observation objective*, b. *Observation subjective*, / Toutes deux directes, immédiates, véritablement documentaires. / c. *Documentation indirecte*, / Plus vaste, trop souvent compilation et démarquage. »

⁴ *Ibid.*, p. 15.

⁵ *Ibid.*, p. 80.

⁶ *Ibid.*, p. 80.

⁷ *Ibid.*, p. 38 (note). Paul Chabaneix est l'auteur d'une thèse sur *l'Influence du subconscient dans les œuvres de l'esprit* (Bordeaux, 1897), publiée chez Baillière sous le titre *Le Subconscient chez les artistes, les savants et les écrivains* (1897).

Bien plus, ses descriptions sont si exactes qu'elles peuvent compter comme pièces probantes, et donner une nouvelle confirmation des découvertes anthropologiques, justement parce qu'elles dérivent d'une source toute différente¹.

On pourra bien sûr objecter que l'anthropologue italien, aux thèses déjà controversées, cherche dans la littérature l'appui qu'il ne trouve pas ailleurs, en considérant, comme Enrico Ferri après lui, que les récits de cas littéraires « sont pour la psycho-pathologie et pour l'anthropologie criminelle un moyen de propagande mille fois plus rapide que l'observation strictement érudite² ». L'éloge clinique du *document* littéraire est cependant loin d'être isolé, et semble être à la source de la vogue des « études médico-psychologiques » du tournant du siècle. « L'observation *ignorante* » y est même centrale, qu'il s'agisse de mettre en valeur le « Balzac, précurseur scientifique³ », ou « [c]e qui fait l'intérêt particulier, au point de vue psychiatrique, du théâtre d'Ibsen⁴ ». À propos des « types pathologiques dans Balzac », et en particulier de celui qu'anticipe M. de Mortsau, Lucien Nass prend d'ailleurs soin de préciser

– et cette remarque n'est pas sans importance, – que [*Le Lys dans la vallée*], cet exquis poème en prose de l'amour chaste et passionné, fut écrit en 1835 ; c'est bien plus tard que les neurologistes fixèrent d'une façon définitive la nosologie de l'hystérie, de la neurasthénie, de la dégénérescence mentale, dont Balzac décrit une observation de réalité saisissante⁵.

« [A]cuité⁶ » ou « précision de l'observation⁷ », « pénétration d'analyse⁸ » ou « esprit d'analyse le plus fin et le plus subtil⁹ »... : les qualités attribuées au récit de cas littéraire en font un modèle pour le clinicien, même s'il y manque, comme chez Balzac, la « discipline », les « méthodes qui permettent au savant de s'orienter dans une voie déterminée, d'établir un enchaînement serré de causes et d'effets, de collecter de nombreuses observations individuelles, afin d'en tirer une loi générale¹⁰ ».

Le constat est identique lorsque « l'étude médico-psychologique » ne porte pas directement sur l'œuvre, mais sur son auteur. « Pour un psychologue et un médecin, note le docteur Gabriel Petit, l'œuvre de Poe est intéressante à un double point de vue : elle reflète absolument l'état mental du poète et elle présente des descriptions véritablement scientifiques des phénomènes morbides par celui-là même qui les a éprouvés¹¹ ». Ce qui est alors loué, c'est la « foule d'auto-observations parfaitement prises et rédigées sous une forme littéraire admirable » comme chez le « dégénéré supérieur » qu'est Musset¹². Le récit de cas littéraire est alors « névrose disséquée », et si « [l]a psychiatrie n'a qu'à puiser » chez les « littérateurs », c'est que, « [r]ichement doués au point de vue de l'expression de leurs idées et de leurs sentiments, [ceux-ci] manifestent leur moi d'une manière adéquate à leur pensée¹³ ». Contrairement au sujet pathologique, l'œuvre littéraire *ne ment pas*, et semble en mesure de délivrer une vérité clinique avec plus de sécurité que l'observation médicale, en vertu, paradoxalement, de ce qui était présenté comme sa faille épistémologique : sa *subjectivité*,

¹ Cesare Lombroso, *Les Applications de l'anthropologie criminelle*, Paris, Alcan, 1892, p. 163.

² Enrico Ferri, *Les Criminels dans l'art et la littérature*, Paris, Alcan, 1897, p. 96. Le criminologue prend pour exemple *Crime et châtiment* et *La Bête humaine*.

³ Augustin Cabanès, *Balzac ignoré* [1899], Paris, Albin Michel, 1911, p. 203.

⁴ Augustin Cabanès, « La psychiatrie dans le théâtre d'Ibsen », *Chronique médicale*, 1902, p. 181. On retrouve chez Ibsen « de véritables observations cliniques, prises avec un soin, un souci de l'exactitude qu'envieraient bien des professionnels » (*ibid.*). Le médecin rend ici compte de l'ouvrage de son confrère Robert Geyer, auteur d'une *Étude médico-psychologique sur le théâtre d'Ibsen* (1902).

⁵ Lucien Nass, « Les types pathologiques dans Balzac, M. de Mortsau », *Chronique médicale*, 1902, p. 757.

⁶ Augustin Cabanès, « La psychiatrie dans le théâtre d'Ibsen », *op. cit.*, p. 181.

⁷ Lucien Nass, art. cit., p. 757.

⁸ Augustin Cabanès, art. cit., p. 181.

⁹ Lucien Nass, art. cit., p. 757.

¹⁰ Augustin Cabanès, *Balzac ignoré*, *op. cit.*, p. 203.

¹¹ Gabriel Petit, *op. cit.*, p. 78.

¹² Raoul Odinet, *op. cit.*, p. 464.

¹³ Paul Voivenel, *Littérature et folie. Étude anatomo-pathologique du génie littéraire*, Paris, Alcan, 1908, p. 17.

puisque, comme le rappelle Émile Deschanel, « [t]andis que dans une œuvre scientifique la personnalité ne paraît presque pas, elle éclate dans une œuvre de style et d'art¹ ».

Aussi le rêve clinique d'un « traité de psychiatrie comme table de correspondance » entre art et science traverse-t-il le XIX^e siècle, comme le rappelle Frédéric Gros² à partir du projet formulé par le docteur Henri Fauvel :

Il y aurait un beau livre à écrire, où la science serait éclairée par la littérature : je veux parler d'un traité pittoresque et saisissant de psychiatrie, où les exemples et les types seraient pris dans les chefs-d'œuvre de tous les âges et de tous les pays. C'est là une idée que je livre aux confrères en quête d'un sujet, une mine à exploiter, et je ne doute pas que quelque aliéniste qui aurait des lettres – et il s'en trouve, – et du loisir, n'en tire profit et gloire.

Le plan du travail est tout indiqué ; il est d'une simplicité, d'une limpidité cristallines. D'un côté, on pourrait se contenter de transcrire la table des matières d'un manuel de psychiatrie [...] et, en regard, sans tant d'effort d'esprit, l'exemple bien en relief, et immortel, où l'art ne fait que renforcer l'observation médicale³.

Qu'il ait pour objet un personnage de fiction, ou retranscrive la psyché malade de l'auteur, le *cas* dont l'œuvre littéraire raconte l'histoire traduit donc la même acuité d'observation. Parce qu'il ne se cantonne pas à une fonction d'illustration, mais possède une dimension heuristique, le cas littéraire participerait alors du « modèle conceptuel » dégagé par Judith Schlanger, sans recouper totalement la « vertu heuristique de l'imagination poétique » analysée par Jean-Louis Cabanès⁴ : à la fois instrument de vérification d'une théorie, et outil prospectif de redistribution et d'invention du savoir, le récit de cas littéraire peut également constituer une fiction épistémologique. Le pouvoir figuratif de la métaphore clinique n'y est plus au service d'une imagination dévoyée, d'un récit déliré propre à la « dégénérescence » diagnostiquée par un Nordau : il devient le pivot d'une « observation *ignorante* » ayant vocation à se transformer en savoir conceptualisé.

En assumant la « confusion des espaces de la cure et de l'écriture⁵ », la psychanalyse formaliserait, dans cette perspective, ce que la clinique psychiatrique du XIX^e siècle pressent : que le récit de cas est un genre de *fiction*, où la théorie passe par la narration, et le savoir par la « littérature ».

L'analyse des différentes modalités de croisement, au XIX^e siècle, entre littérature et médecine de l'esprit conduit finalement à se concentrer sur les idéologies scientifiques qui ont

¹ Émile Deschanel, *Physiologie des écrivains et des artistes*, Paris, Hachette, 1864, p.10.

² Frédéric Gros, *op. cit.*, p. 61.

³ Henri Fauvel, « Les maladies mentales et la littérature », *La Chronique médicale : revue bi-mensuelle de médecine historique, littéraire et anecdotique*, 1904, n°11, p. 165-169.

⁴ À partir de l'exemple symptomatique de Zola, Jean-Louis Cabanès montre que « poétiser des concepts médicaux, ce n'est pas seulement susciter des allégories aisément interprétables, c'est donner un sens nouveau à ces concepts », et ainsi témoigner d'« une vertu heuristique de l'imagination poétique » (*op. cit.*, p. 412). Cette « vertu » semble néanmoins avoir avant tout fonctionné *pour* la littérature (ou les littérateurs), rares étant, finalement, les éloges scientifiques de la littérature naturaliste.

⁵ Didier Drieu, « L'étude de cas », dans *L'aventure de la recherche en psychologie clinique et psychopathologique* (textes réunis par François Marty et Hélène Marie-Grimaldi), Rouen, Publications de l'Université de Rouen, coll. « Psychanalyse et santé », 2004, p. 58. Freud confiait en effet : « je m'étonne moi-même de constater que mes observations de malades se lisent comme des romans [...]. Je me console en me disant que cet état de choses est évidemment attribuable à la nature même du sujet traité et non à mon choix personnel. » (Sigmund Freud, Josef Breuer, *Études sur l'hystérie* [1895], Paris, PUF, 2002, p. 127). Commentant ces propos, Gilles Bourlot rappelle cependant qu'« au moment même où Freud inventait le dispositif et la méthode psychanalytiques, il ne cessait d'interroger le statut épistémologique et psychique de la narration sur deux versants distincts : les récits du patient et les récits du psychanalyste ». Le récit de cas commence à apparaître à Freud comme une fiction conjointe (« La théorie freudienne du récit : la narration et ses enjeux spécifiques pour la psychanalyse », *Oxymoron*, n° 1, mis en ligne le 08 novembre 2010, URL : <http://revel.unice.fr/oxymoron/index.html?id=3141>)

pu se développer dans le sillage d'un discours que l'on peut qualifier de « médico-littéraire ». Les conséquences de ce « croisement » apparaissent en premier lieu comme essentiellement négatives. Élaborés pendant le « moment idéologique », les rapports du physique et du moral ont en effet pu nourrir une pensée analogique justifiant toutes les dérives métaphoriques, au nom d'une physiologie constituant alors un processus de validation de l'opinion. Les enjeux de ce croisement relèvent, dans ce cas, de la conquête d'une reconnaissance et du pouvoir qu'elle concède, sous la forme d'une opération de « capture » lorsqu'il s'agit de soumettre la littérature aux outils de la médecine, et d'une tentative de « durcissement » lorsque le discours littéraire vise, à travers l'annexion d'un savoir médical, la conquête d'une autorité. La maladie, en particulier mentale (mais quelle maladie n'est pas *potentiellement* mentale, dès lors que « le moral n'est que le physique, considéré sous certains points de vue particuliers¹ » ?) sert, dans un cas comme dans l'autre, avant tout de prête-nom, de « conte étiologique » beaucoup plus que de fiction heuristique.

Là n'est cependant pas la seule modalité du croisement entre littérature et psychiatrie. En déplaçant la question de l'idéologique à l'esthétique, le « lien » tissé entre littérature et clinique accuse une autre constante, et témoigne du rôle épistémologique de la fiction. Le récit de cas peut dans ce cadre constituer une « catégorie » (au sens foucaldien) particulièrement significative : en faisant dialoguer le général et le particulier, la norme et l'écart, il permet de rendre à l'exception sa vertu heuristique, même s'il doit *in fine* participer à l'édification de types pathologiques. Ce faisant, la fiction singulière du personnage littéraire peut croiser les enjeux de la nosographie, lorsque celle-ci lui reconnaît une vérité clinique : la dimension exemplaire ou allégorique du personnage de fiction devient l'une des modalités de la « conceptualisation inventive » à laquelle participe le récit de cas ; elle nourrit un « langage » commun où le pouvoir figuratif de la métaphore ne traduit pas une dérive de l'imagination, mais prépare la transformation de l'observation en savoir théorisé. Dès lors, la relation métaphorique liant la littérature et la médecine de l'esprit ne participe plus d'un « modèle formel » cantonné à une fonction de vérification (Judith Schlanger), mais d'un « modèle conceptuel » à vocation heuristique².

Dans ce glissement, la description joue un rôle central, puisqu'elle consacre un pouvoir commun, et permet de comprendre la nature profondément esthétique du lien entre la littérature et la médecine du XIX^e siècle. La « nouvelle découpe des choses³ » initiée, selon Michel Foucault, par la « naissance de la clinique » au tournant des XVIII^e et XIX^e siècles, permet en effet d'envisager la « convergence métaphorique » comme le produit d'une optique partagée : contemporaine du « moment idéologique », la clinique définit une « alliance nouvelle » entre « les mots et les choses⁴ » où « [l]es formes de la rationalité médicale s'enfoncent dans l'épaisseur merveilleuse de la perception, en offrant comme visage premier de la vérité le grain des choses, leur couleur, leurs taches, leur dureté, leur adhérence ». Cette attention quasi picturale au sensible consacre un « regard attentif » qui, en faisant de « [l]'œil [...] le dépositaire et la source de la clarté »⁵, donne tout son poids heuristique à la *vision* médicale, métaphoriquement reprise par des « cliniciens ès lettres » soucieux, eux aussi, de « faire parler ce que tout le monde voit sans le voir⁶ ». Cette optique commune est cependant loin de se limiter à un simple phénomène de *transfert* : elle témoigne du rôle central et

¹ Pierre-Jean-Geroges Cabanis, *Rapports du physique et du moral de l'homme*, op. cit., p. 78.

² La typologie élaborée par Judith Schlanger s'inscrit dans la lignée des travaux de R. Harré (*The Principles of Scientific Thinking*, Mac Milan 1970), et de M. Black (*Models and Metaphors*, Cornell Univ. Press, 1962). Le modèle formel recoupe le modèle propositionnel (Harré) ou mathématique (Black); le modèle conceptuel le modèle iconique et analogique (Harré) ou théorique (Black).

³ Michel Foucault, *Naissance de la clinique* [1963], Paris, P.U.F., coll. « Quadrige », 2003, p. XIV.

⁴ *Ibid.*, p. VIII.

⁵ *Ibid.*, p. IX.

⁶ *Ibid.*, p. 116.

fondamentalement heuristique de la description, dont l'éloquence est bien souvent tributaire de la médiation métaphorique. Le regard médical, dans ce cas, confirme le pouvoir du langage.